



LA RATION QUOTIDIENNE — BOISSONS ET ALIMENTS — D'UN GRAND NOMBRE D'OUVRIERS

*Le contenu des verres et les aliments déposés sur cette table, représentent, d'après l'enquête d'un savant, la ration d'un jour pour bon nombre d'ouvriers français : 3 gouttes, 1 café-eau-de-vie, 2 absinthes, 2 amers, 2 madères, 2 autres absinthes, 2 petits verres, vin, 1 café-eau-de-vie, 1 omelette, une tranche de pain et un morceau de fromage! Quelle funeste prédominance de la boisson et surtout de la boisson empoisonnée d'alcool.*

## L'ABSINTHE TUEUSE D'HOMMES ET D'ENERGIES

**Les forces vives, l'intelligence et l'énergie de notre race sont rongées par un terrible poison : l'alcool. Sous sa forme la plus pernicieuse, la plus abêtissante, la plus tuante — l'absinthe —, le fléau dissocie et dissout l'activité et l'individualité de la nation en y jetant des générations d'impuissants et de fous — Le Parlement s'en est ému. Puisse la nouvelle loi enrayer les ravages dont nous voulons donner ici quelque idée! \* \* \* \* \***



ES jours derniers, il y avait un grand encombrement rue d'Amboise; les cochers échangeaient quelques-uns de ces compliments dépourvus d'aménité dont leur corporation s'est arrogé le redoutable monopole. L'un d'eux surtout se faisait remarquer par sa violence. Il bousculait les autres voitures, accrochait, lançait un torrent d'invectives. Ne pouvant s'expliquer cette hâte insolite par un excès d'ardeur au travail, l'un de ses collègues finit par lui crier :

— T'as donc peur d'être en retard pour la bleue ?

Et, en effet, vers quel but ce citoyen français pouvait-il bien se dépêcher pareillement, sinon vers son *apéro*? La France est

un pays perpétuellement divisé par toutes sortes de querelles politiques ou religieuses, mais il est une heure où les Français de toutes les opinions se rencontrent dans la plus impressionnante unanimité, c'est l'heure de la *bleue* qui s'appelait précédemment la *verte*.

Dans toute l'étendue de la France et des colonies, en Algérie comme au Tonkin, que de rentiers, de fonctionnaires, d'artistes, d'artisans, d'ouvriers, d'officiers, de sous-officiers, caporaux et soldats ne vivent, ne travaillent, ne flânent que dans l'attente de cette heure damnée! Six heures sonnent; dociles comme à l'appel d'un muezzin, ces innombrables élus se pressent vers les sanctuaires où se célèbre cette Pâque quotidienne, cette communion sous les espèces



du poison, cet authentique meurtre rituel de toute une nation qui fut la première du monde, qui donna de grands exemples à l'univers et qui lui en donne actuellement un bien mauvais!

Cercles, cafés et bars sont pleins. De toutes parts, on *bat* sa purée, on « tasse » sa bleue, on se gorge de mominettes, on se régale de mort-aux-hommes. Et il faut voir les airs papelards et concentrés de tous ces imbéciles qui s'empoisonnent en s'assurant mutuellement que « cela ne fait pas de mal »! Ah! les Américains, lesquels, d'ailleurs, sont peut-être encore plus ivrognes que nous, les Américains ont bien raison, quand ils veulent offrir un apéritif, de s'informer: « *What is your coffin varnish?* (Quel est votre vernis de cercueil?) » Au moins ces gens-là savent-ils ce qu'ils font.

Mais chez nous, il est encore quantité de sots pour s'imaginer que l'absinthe fortifie, qu'elle donne appétit et gaité, quantité d'empoisonneurs intéressés à les maintenir dans cette erreur absurde, enivreurs d'esclaves qu'il faut poursuivre jusqu'au fond de leurs repaires. Contre ces gens-là aucune raison ne prévaudra et rien ne saurait remplacer une bonne loi arrêtant les seconds dans leur macabre besogne et suppléant pour les premiers à leurs résolutions fragiles et à leurs volontés chancelantes, quand le délabrement de leur santé commence à les y contraindre.

Pour ceux qui vous offrent gentiment l'absinthe en jurant leurs grands dieux que ça n'a jamais fait de mal à personne, nous allons passer rapidement en revue les méfaits de la glauque liqueur où se combinent dans un saveur agréable les épiléptisants comme l'absinthe, l'hysope, le fenouil, les stupéfiants et les narcotiques, comme l'anis, la badiane, l'angélique, l'origan, la menthe. Les premiers engendrent des convulsions violentes, les seconds l'hébétude, le tremblement et des troubles de la vision. L'abus prolongé de l'absinthe a pour conséquence le dépérissement général de l'organisme et ouvre toutes grandes les portes à la tuberculose. C'est même ce qui fait que les statistiques de l'alcool et spécialement de l'absinthe sont certainement beaucoup au-dessous de la vérité, quantité de ses victimes étant mises au compte de la tuberculose qui n'a fait que donner le « coup de pouce ».

D'une façon générale, l'absinthe dilate, distend l'estomac, lui retire son élasticité, y tue l'appétit, y donne naissance à des ulcérations occasionnant des vomissements

de sang. Le foie se racornit — cirrhose du foie — et cet organe essentiel devient incapable d'accomplir ses fonctions nécessaires. Les artères deviennent dures et fragiles comme des tuyaux de pipes — artériosclérose — les poumons s'irritent et c'est, comme nous le disions plus haut, la tuberculose. 2.192 observations de tuberculeux recueillies par le Dr Lancereaux, se décomposent ainsi quant à leurs causes efficientes;

Alcoolisme . . . . .	1.229 cas
Misère, etc. . . . .	824 —
Hérédité probable . . . . .	93 —
Contagion . . . . .	46 —
	2.192 cas

Sur ces 2.192 cas, 881 sont le résultat de l'absinthisme. Ou bien l'irritation envahit les reins et c'est la *néphrite*, ou l'*albuminurie*. Toutes ces maladies sont mortelles. Sur le nombre des aliénés (hommes), il y a 40 0/0 d'alcooliques, la plupart buveurs d'absinthe.

### C O M M E N T L' A B S I N T H E A B A T E T T U E S A P R O I E

Ce n'est pas tout. Le buveur d'absinthe est mélancolique, en proie à des idées noires: sur cent suicidés, douze absinthiques. Il subit d'irrésistibles impulsions: sur cent individus condamnés par les tribunaux, soixante-sept intoxiqués d'absinthe! Ces êtres ont une physionomie caractéristique qu'il vous sera donné d'observer à l'heure verte, lorsque les malheureux, qui se figurent n'étrangler que le symbolique perroquet alors qu'ils étranglent du même coup et leur volonté et eux-mêmes, s'assemblent aux terrasses des cafés pour y passer le *meilleur moment* de la journée.

Suivant qu'ils en sont au début de leur intoxication ou qu'il y a longtemps qu'ils prennent, comme ils disent, leur tisane, ou bien l'œil est allumé et provocant, le visage congestionné, le verbe haut, le geste brusque, ou bien les yeux sont ternes, les lèvres et les mains agitées de tremblements, les gestes courts, étriés, le visage décoloré prend un air de tristesse, d'abattement, d'hébètement, en même temps que les profondes rides horizontales qui creusent le front lui communiquent une expression d'entêtement très singulière.

De même que l'absinthe ruine l'ouvrier avant de le tuer, l'entraînant à la paresse, au jeu, à la noce basse, au crime, on ne saurait énumérer les ruines que l'infâme



*L'Absinthe tueuse d'hommes et d'énergies*



L'ABSINTHE DES INTELLECTUELS

*Pour un génie dont la puissance et la beauté ont subsisté, malgré l'empoisonnement régulier de l'absinthe, que de belles intelligences, de talents, se sont noyés dans le vert poison!*





OÙ MÈNE L'ABSINTHE

Cliché Braun Clément

*Telle est la saisissante peinture qu'a fait Jean Béraud de la cour d'une maison de fous. Et que l'on songe que, sur cent fous, il y a quarante alcooliques, et que plus des deux tiers des alcooliques finissent dans la démence.*

mixture a faites parmi les classes dites éclairées. Qui dira ce qu'eut pu être tel grand poète sans son crapuleux amour de la taverne et du poison qu'elle verse? Tel autre, fort bien doué et que Montmartre vit faire de lamentables métiers, implorait de ses amis, attendus dès le matin dans la rue, les quatre sous nécessaires pour entrer chez le mastroquet et dissoudre dans l'absinthe le malaise atroce qu'il ressentait à son réveil — quand il avait seulement pu dormir!

Et cet homme admirable, à la fois physicien, chimiste, poète de premier ordre, qui a écrit quelques-uns des plus beaux parmi les vers éclos au XIX<sup>e</sup> siècle, qui fut le précurseur, l'initiateur de ses plus extraordinaires découvertes et que l'absinthe tua quand il avait encore tant de grandes ou de jolies idées à nous donner! Et ce charmant musicien, être doux, bon, et spirituel, qui ne réussit jamais à faire autre chose que de conduire de douteux orchestres de bouis-bouis et de boire de

l'absinthe du matin au soir et du soir au matin! Il la buvait tantôt forte, tantôt faible, mais ne buvait que cela, sous prétexte qu'il est dangereux de mêler les breuvages. Il en buvait même en mangeant — il est vrai qu'il mangeait si peu! Y a-t-il si longtemps qu'expira, le foie racorni par la cirrhose, un autre poète à qui tous ses compagnons de jeunesse avaient prédit les plus belles destinées et qui avait fini par rédiger pour vivre — et boire! — le petit journal spécial d'on ne sait quelle officine financière.

Beaucoup de ces pauvres êtres ont une excuse. Ils sont des enfants d'absinthiques et vinrent au monde avec cette fatale passion déjà latente en eux. Les enfants d'absinthiques présentent invariablement quelque tare irrémédiable. Ce sont des crétins, des épileptiques, des rachitiques, des arriérés, des dégénérés malfaisants, des hommes parfois intelligents et doués, mais dépourvus de toute volonté, de tout contrôle sur eux-mêmes, voués le plus sou-



*L'Absinthe tueuse d'hommes et d'énergies*

vent comme leurs parents à la fée aux yeux verts, ne pouvant se retenir de boire et en mourant presque toujours. Il me semble que j'entends encore la voix déchirante d'un de ces infortunés qui hurlait : « Dire que je peux pas m'en empêcher ! » Il savait se tuer et être un danger pour les siens qu'il aimait, mais la volonté était morte en lui, mort-née peut-être !

**U**NE STATISTIQUE  
 QUI DONNE LE  
 FRISSON

A Bicêtre, sur mille enfants arriérés, idiots, épileptiques, le Dr Bourneville a constaté 471 fois que le père était alcoolique, 84 fois ce fut la mère, et 65 fois les deux.

Le Dr Legrain suivit, pendant plusieurs gé-

53 nés avant terme ou morts-nés, soit : . . .	6 0/0
121 morts précoces (convulsions surtout).	15 0/0
38 cas de débilité physique . . . . .	} 18 0/0
65 cas de tuberculose . . . . .	
145 cas d'aliénation mentale . . . . .	
412	

Or, nous l'avons dit, la grande majorité des alcooliques est maintenant composée d'absinthiques que saisit tout à coup quelque transport d'affreuse fureur épileptiforme. Ils voient des serpents ramper vers eux, des oiseaux fantastiques et épouvantables, des bêtes immondes les menacer. Par instants, ils perdent toute conscience de leurs actes ou, pris d'une rage folle et bestiale, ils se précipitent soudainement sur leurs camarades, sur leur famille, et les massacrent sans savoir ce qu'ils font.

Ils ont horreur du maudit poison, mais ne peuvent s'en priver.

Parfois, leurs hallucinations sont plus douces mais non

moins ridicules; dernièrement, on amena à l'infirmerie du Dépôt un homme qui se figurait la rue toute pleine de crevettes et, pour les ramasser, manquait sans cesse de se faire écraser. Un médecin de nos amis en soignait dernièrement un qui, la nuit, se figura que le plafond de sa chambre menaçait de s'effondrer. Comme il est emballé et ne man-



EN 1835



EN 1906

NOUS COURONS A LA FOLIE

*En 1835, il y avait en France environ 10.000 fous. Actuellement, leur nombre a quintuplé pendant que la population n'augmentait que d'un sixième. On peut voir quelle menace constitue, pour l'avenir de notre pays, cette formidable progression.*

nérations, 215 familles d'alcooliques; sur 810 descendants de ces familles il y a eu :

que pas de bois, il descendit à sa réserve, en remonta des planches et des poutres et à





UN FRANÇAIS SUR DIX BOIT CENT LITRES D'ALCOOL PAR AN

*Les résultats rigoureux et indiscutables de la statistique semblent parfois la création d'imagnations extravagantes. Se figure-t-on que près de 4 millions de personnes en France absorbent annuellement la ration de « poison » figurée sur ce dessin? Rien n'est plus vrai pourtant.*

grands coups de maillet, se mit à étayer le plafond parfaitement horizontal et solide. Sa femme ne put l'empêcher de terminer en quelques heures ce travail formidable et, quand il revint à lui, il ne s'en voulut jamais croire l'auteur et en fut tellement frappé qu'il resta pendant huit jours sans toucher à un verre. Après quoi, il se remit à boire avec assiduité. La prochaine crise ne sera peut-être pas aussi inoffensive.

Qu'on se rappelle cet ancien sergent de ville, brave homme, très bien noté, mais absinthique, qui voulut tuer son fils et sa belle-fille parce qu'il n'approuvait pas leur mariage et, sous l'influence de l'épileptisant, en était venu à le considérer comme une injure personnelle. Et ce jeune homme à qui ses amis avaient fait boire une douzaine d'absinthes : au milieu de la nuit, inconscient, il s'introduisit sans bruit chez l'un d'eux, le blessa d'un coup de couteau, blessa la mère et fut si effrayant qu'une jeune fille de seize ans, affolée, se jeta par la fenêtre. Le lendemain, il ne se souvenait de rien et, comme notre emballer, il

ne voulut jamais croire à son œuvre. Ne pouvant le condamner, on l'a enfermé dans un asile d'aliénés.

Selon un journal du matin, bon nombre d'ouvriers n'auraient d'autre budget journalier que le suivant :

3 gouttes . . . . .	0.30
Café et eau-de-vie . . . . .	0.55
2 absinthes . . . . .	0.50
2 amers . . . . .	0.50
2 madères . . . . .	0.40
boissons, café, eau-de-vie . . . . .	0.75
2 absinthes, 2 verres . . . . .	1 »
omelette, pain, fromage . . . . .	1 »
	5 »

C'est assez coquet.

Quand les absinthiques ne périssent point dans de terribles convulsions, quand ils ne succombent pas à quelqu'une des maladies plus haut énumérées, et qui leur sont habituelles, inévitables, il leur reste cette séduisante perspective de voir la gangrène les envahir peu à peu. L'un d'eux, que soi-



L'Absinthe tueuse? d'hommes et d'énergies



LES DRAMES DE L'ABSINTHE

Cl. Neurdein

Voilà un « Coup de la fin » qui se reproduit au moins une fois par quinzaine chez quelque mastroquet. Le peintre Rémy Cogghe a rendu au naturel l'air de folie furieuse et hébétée de l'absinthique en crise. Demain, ce malheureux ne voudra jamais croire qu'il a commis un crime.

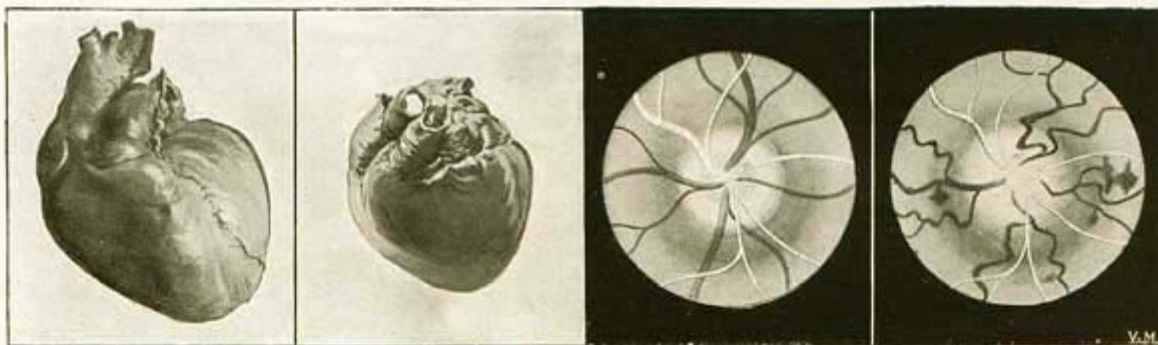
gna le Dr Lancereaux vit tomber une à une les phalanges de ses doigts. A d'autres, on dut amputer des membres entiers gangrenés. D'autres se refroidissent dans la paralysie: leurs membres se déforment, leurs pieds se muent en des sortes de pieds-bots. Mais faut-il insister encore sur tant d'horreurs?

Rappelons seulement que l'absinthisme gagne les femmes de toutes conditions, qui s'en étaient longtemps tenues à l'écart et particulièrement celles de certaines corporations. Telles les blanchisseuses qui font un métier pénible et répugnant, que la grande chaleur où elles travaillent altère beaucoup et chez lesquelles on trouve maintenant des alcooliques de dix-sept ans. Or, quand l'homme boit, c'est un grand malheur pour une maison, mais quand la femme s'y met, le ménage est perdu, enfants compris! Et les gens sont à ce point stupides qu'on cite le cas d'un gendarme

qui mêlait de l'absinthe au lait du biberon de son petit enfant, pour le fortifier!

Qu'on vote sans scrupule et sans retard la loi prohibant la fabrication et la vente de l'absinthe et que se dissipe ce cauchemar de la France se changeant peu à peu en une population de fous, s'éteignant dans l'épilepsie, l'idiotisme et la tuberculose! Il n'est que temps. De 1885 à 1889, dans le seul département de la Seine, la consommation de l'absinthe avait presque triplé, passant de 10.755 hectolitres à 31.506 (chiffres officiels des octrois). En 1905, ce dernier chiffre est doublé. La France boit trente millions de litres d'absinthe par an. Si on en additionne le prix de vente avec la valeur des journées de chômage qu'ils ont valu à leurs consommateurs, qu'on y ajoute les frais de traitement des maladies et des cas d'aliénation mentale qui en sont résultés, plus les frais de justice qu'occasionne l'absinthisme, plus la valeur des 50.000 vies hu-





COMMENT L'ALCOOL TRAITE NOS ORGANES ESSENTIELS

*S'il ne les racornit pas, il les hypertrophie et les noie dans la graisse comme le cœur d'alcoolique photographié à gauche de notre dessin, à côté d'un cœur normal. A droite, art normal et art engorgé et taché d'alcoolique.*

maines qu'il nous coûte par an et qu'il est admis d'évaluer, en moyenne, à 4.000 francs l'une, on découvre que l'absinthe nous coûte en un an 713 millions. Sept cent treize millions gâchés pour nous tuer, pour nous diminuer de nombre et de valeur, sept cent treize millions qui suffiraient à équilibrer les budgets additionnés de la Guerre et de l'Agriculture!

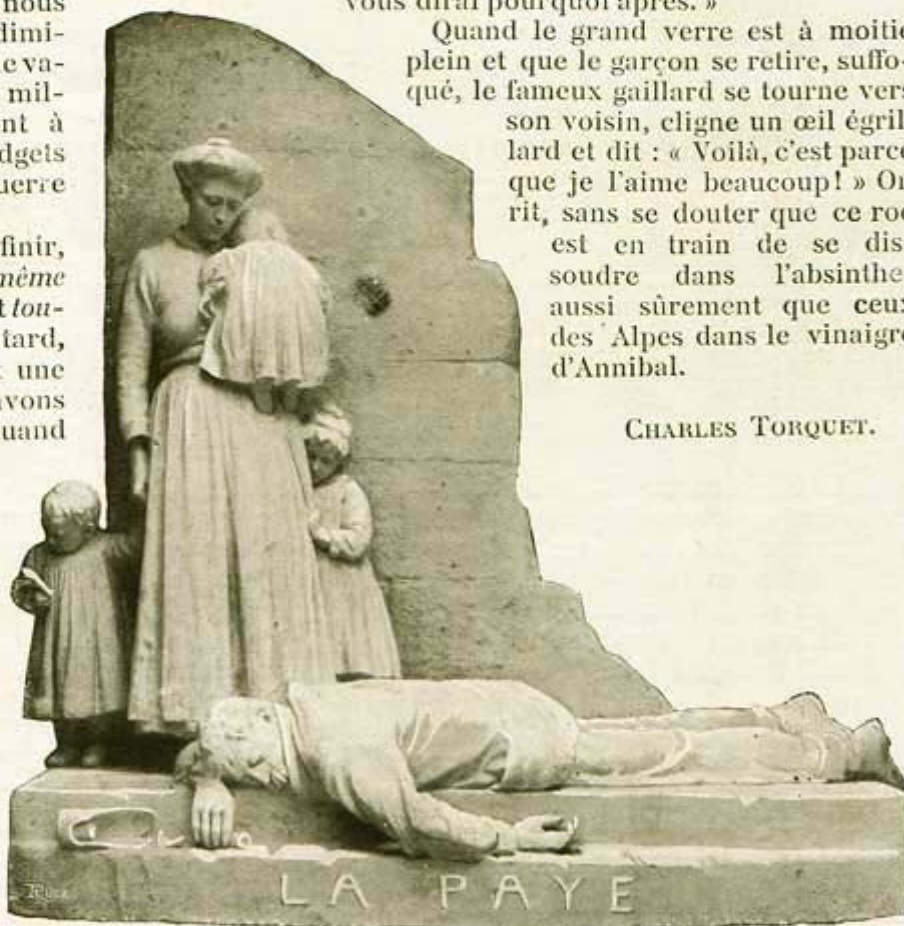
Ajoutons, pour finir, que l'absinthe, même prise modérément est toujours funeste, tôt ou tard, dès qu'on en a fait une habitude. Nous avons grand tort de rire quand

on nous raconte qu'il vient à tel café un gaillard solide comme un roc qui dit au garçon le servant :

« Encore, encore un peu d'absinthe, je vous dirai pourquoi après. »

Quand le grand verre est à moitié plein et que le garçon se retire, suffoqué, le fameux gaillard se tourne vers son voisin, cligne un œil égrillard et dit : « Voilà, c'est parce que je l'aime beaucoup! » On rit, sans se douter que ce roc est en train de se dissoudre dans l'absinthe, aussi sûrement que ceux des Alpes dans le vinaigre d'Annibal.

CHARLES TORQUET.



GRUPE DE M. A. JACOPIN, LAURÉAT DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS  
*C'est l'alcool, c'est l'absinthe qui déséquilibrent le budget de l'ouvrier. Quantité d'infortunés dépensent en consommations le double de ce qu'il faudrait pour les nourrir, eux et leurs familles. Bien heureux encore les enfants et les femmes quand l'homme ivre-mort n'a plus la force de les battre.*



# L'AGE du ZINC

PAR  
René BIZET



## La Bourgeoisie n'échappe pas non plus à l'alcoolisme

*Le premier article, si pittoresque, si vivant et si douloureux de M. René BIZET sur l'alcoolisme dans les faubourgs et les flamboyants palaces où le peuple vient chercher l'oubli, a produit une telle émotion que nous avons demandé à notre collaborateur de poursuivre son enquête en étudiant les cafés et cabarets de fête où les représentants d'autres catégories sociales viennent, eux aussi, s'intoxiquer en se divertissant ou en faisant leurs affaires.*



Je ne sais plus quel romancier célèbre, à qui l'on demandait comment il visitait une ville, répondit par cette boutade :

— Je ne sors pas des cafés, c'est la seule manière de la connaître.

Il n'est point de paradoxe plus sérieux ni plus juste, et l'on peut tenir pour certain que celui qui voudrait savoir les mœurs et les habitudes des Parisiens, des commerçants, des hommes de lettres, des acteurs ou des désœuvrés de la capitale n'aurait qu'à fréquenter les brasseries des boulevards de deux heures à sept heures, dans l'après-midi, et

les bars ou les cafés de nuit de Montmartre de dix heures du soir jusqu'à l'aube. Et gageons qu'après quelques jours vécus sur les banquettes, dans l'atmosphère des grandes salles, il aurait sur une certaine partie du monde élégant, sur bien des gens d'existence facile et large, une opinion qui n'est peut-être point celle qu'on a accoutumé d'avoir présentement.

Car, disons-le dès maintenant, si nous avons constaté combien de douleurs et de misères le *palace des faubourgs* dissimule et encourage, combien de ruines matérielles et morales il apporte dans le peuple, parmi les ouvriers, dans les familles ouvrières





*A-t-on quelque affaire à discuter, quelque communication à se faire, c'est au café qu'on se donne rendez-vous.*

mêmes, reconnaissons que le grand café où l'on va absorber les apéritifs quotidiens n'est pas moins meurtrier pour les individus des classes aisées dans lesquelles l'alcool, plus lentement peut-être, plus respectablement, si l'on peut dire, mais sûrement, crée d'épouvantables ravages.

C'est dans les établissements luxueux dont au crépuscule les lumières éblouissent et émerveillent l'étranger, dans les tavernes somptueuses dont la clientèle élégante fait la renommée, dans les immenses halls fleuris, aux piliers de marbre, aux murs richement décorés, que nous nous promènerons, non sans nous être arrêté quelque peu dans les petits cafés plus modestes, où l'on vient travailler; où, entre deux amers, des marchés se traitent; où l'on ne sait plus bien, quand on y entre, si l'on pénètre dans un bureau ou dans un vulgaire débit de boissons. Et, pour être au premier regard plus banale, c'est une promenade qui n'est ni moins instructive ni moins triste que celle que nous avons faite, dans les quartiers sinistres, là-bas, parmi la misère éclatante ou le luxe faux des grands bars, auprès des barrières.

Il est certain que tout le monde connaît les brasseries ou les cafés qui étalent jusqu'au milieu des trottoirs leur terrasse encombrante, depuis la place de la République jusqu'à la Madeleine; mais combien ont remarqué que chaque établissement a sa clientèle spéciale, et qu'on pourrait aisément deviner la profession qui domine dans un quartier par la seule observation des gens qui fréquentent, à des heures régulières, petites et grandes maisons où l'on s'abreuve.

De la place de la République au faubourg Montmartre, il y a deux espèces de clients, le commerçant et l'acteur. Allons un peu plus loin, voici l'homme de bourse et l'homme de lettres; à partir de la place de l'Opéra, l'étranger domine et noie le Parisien.

Et ceci n'est pas une classification arbitraire. Il suffira d'entrer quelques instants au café du Sentier, par exemple, et de s'asseoir quelques minutes aux cafés de l'Ambigu ou de la Porte-Saint-Martin, pour se rendre compte qu'acteurs et négociants ne fréquentent point les mêmes établissements et qu'ils règnent en maîtres là où ils se groupent.

D'autre part, le café Cardinal ne réunit que de rares littérateurs qui s'assemblent au contraire au Napolitain, à l'heure si bien dénommée de l'absinthe, cependant que les boursiers hantent peu le Napolitain et discutent au Cardinal des derniers cours des valeurs minières.

Ceci, c'est un fait, et qui a bien son importance. Il semble que de lointains instincts corporatifs lient entre eux les gens d'une même profession et que le café soit devenu pour eux ce qu'était pour les ouvriers ou les travailleurs de naguère la maison de la corporation.

Le café est devenu le lieu de réunion, l'endroit où l'on parle de ses intérêts, où l'on travaille même, et cela depuis peu de

temps et selon une évolution dont on ne peut se dissimuler l'extraordinaire rapidité et les funestes conséquences.

Rappelons-nous les évocations charmantes dont les memorialistes du siècle dernier furent prodigés, et qui nous ressuscitaient les bavardages des dandys à la terrasse de Tortoni ou de Corraza, les flâneries au café Anglais. Souvenons-nous des discussions dont furent témoins les anciens habitués de la Régence ou du Procope, et constatons que ces établissements, où l'on allait pour le plaisir, ne se peuvent plus comparer à nos cafés modernes. Aujourd'hui, pourrait-on dire, il faut qu'on travaille dans l'alcool, parmi une atmosphère d'alcool, devant un verre d'alcool.

On n'a pas le temps de flâner, on n'a plus le temps de boire, et, comme nous disait un vieux patron d'une maison qui eut son heure de gloire:

— On ne sait plus manger, on ne sait plus boire. On mange moins et on boit plus.



*L'heure verte sonne aux boulevards comme dans les rues des quartiers pauvres et, pour être absorbé dans des salles plus ou moins luxueuses, le terrible poison n'agit pas avec moins de vigueur.*





Sur les grands boulevards, dans les cafés chics, combien de femmes dont nous admirons l'élégance et la tenue, rentrent le matin chez elles étourdies, fatiguées, énervées par l'alcool. Phot. Roi.

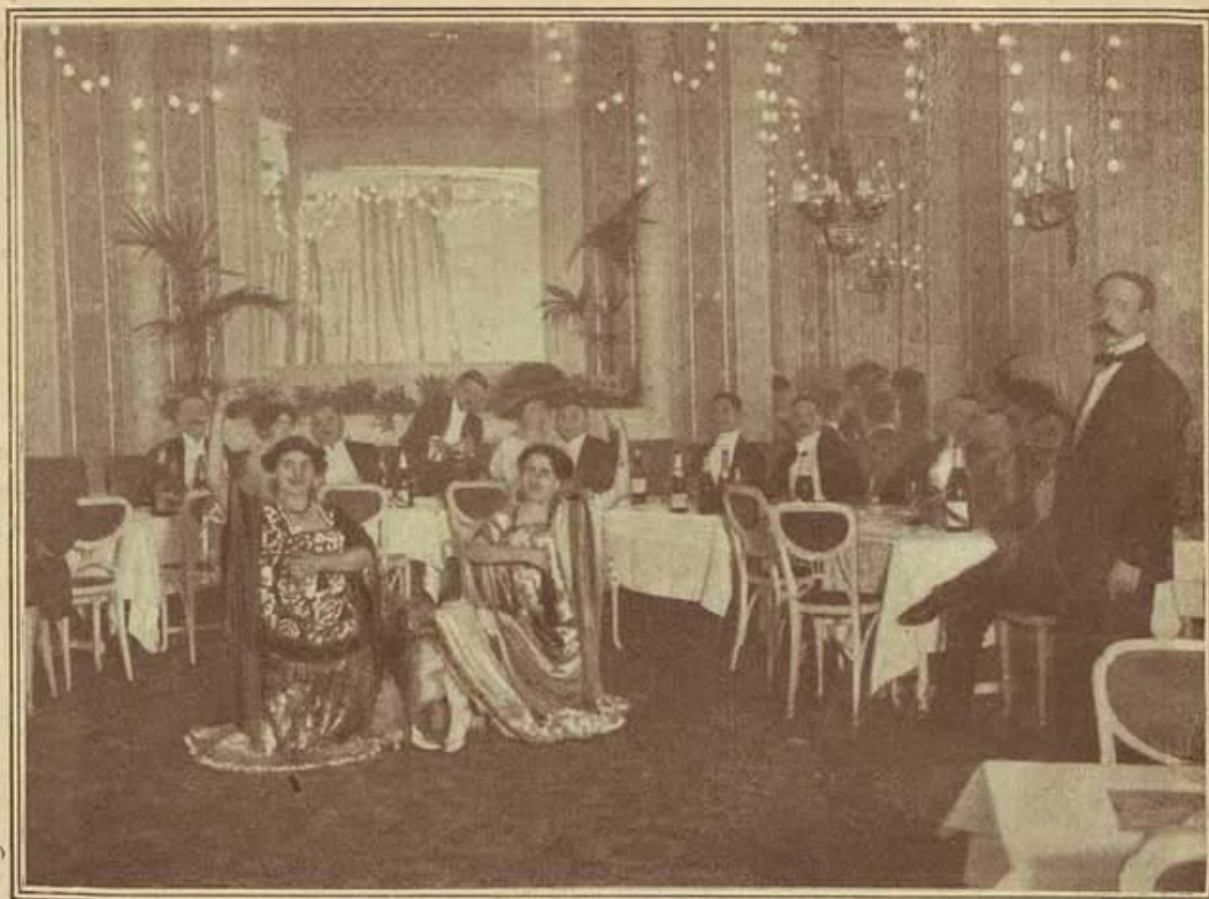
Mais remarquons, ainsi que nous le fîmes pour les bars des faubourgs, que dans les cafés actuels tout est fait dans le but unique d'attirer et de retenir la clientèle. Jusqu'à 6 heures du soir, les musiciens qui racleront des mélodies faciles à l'oreille de ceux qui se délassent, les musiciens se tairont. Rien ne viendra donc troubler la tranquillité du café où nous sommes, au coin de la rue Vivienne, un café de vieille réputation, très fréquenté par les commerçants du quartier de la Bourse. A-t-on quelque affaire à discuter, quelques communications importantes à se faire, c'est là qu'on se donne rendez-vous. Tout est paisible. Les bruits de la rue arrivent, assourdis; il fait clair, il fait calme, où pourrait-on se trouver mieux? Et, si l'on ne veut point être injuste, reconnaissons qu'il n'y a pas grand mal à s'asseoir ainsi, pour causer, dans un endroit où rien ne vous dérange. Qu'importe, dira-t-on, que ce soit devant un bock que l'on s'installe, un bock n'a jamais fait le moindre mal à personne. Nous pensons aussi que le commerçant qui, par hasard, s'accorde cet innocent délassement ne se détruit pas la santé. Mais il suffit de fréquenter quelques jours un café pour se rendre compte que ceux qui y viennent sont des habitués. Sans l'habitué, un café ne peut pas vivre, et je n'en connais point qui fasse quelque argent sans le concours de ceux qui, à heure fixe, franchissent la porte de la maison et n'en sortent que deux ou trois heures après. Combien connaissons-nous de représentants de commerce, d'industriels, d'employés, de littérateurs même, dont on dit: « Si vous voulez le trouver sûrement, allez au café X..., à 4 heures et demie, à 6 heures, etc. » C'est là qu'on tient ses assises, c'est là que monsieur reçoit. Et croit-on, de bonne foi, qu'un individu qui reste dans un établissement pen-

dant un après-midi puisse se contenter d'absorber un verre de bière? N'y a-t-il pas encore de ces gens qui, selon un horaire toujours le même, avec une exactitude dont nos compagnies de chemin de fer n'ont pas souvent le secret, vont de café en café, entrant ici dès la fin du déjeuner, sortant à telle heure, rentrant là, sortant après quelques instants! Et je ne parle pas de la minute inévitable où le besoin de l'apéritif se fait sentir. Prenons la journée normale d'un voyageur ou d'un placier. De dix heures à midi, au café. De deux heures à quatre heures, au café; de six heures à huit heures, au café. Ceci n'a rien qui soit exagéré, c'est couramment que l'on entend cette phrase: « C'est au café que je fais mes affaires. » Cela représente, n'en doutons pas, une demi-douzaine de bocks, deux ou trois vermouths et une absinthe au moins. Répétons tous les jours la même consommation d'alcool et faisons, au bout de l'année, le total. C'est effrayant.

C'est effrayant et c'est sans remède. Cela fait partie de la vie, c'est l'essentiel même de l'existence, c'est l'inévitable conséquence de l'activité qui surmène le cerveau, qui ne laisse pas une seconde à perdre au long du jour et qui oblige l'homme à se réfugier dans un lieu où l'on consomme même pour son travail.

Or, que veut-on que cet homme boive? Du vin? Imaginez un instant l'effarement du garçon auquel on réclamerait un litre de vin blanc. De la bière? On sait la quantité d'alcool qui entre dans la fabrication de cette boisson. On absorbera donc de ces soi-disant toniques qui démolissent les estomacs les plus robustes, de ces liqueurs frelatées qui détruisent le cerveau, des vermouths, des amers, et l'absinthe fatale.





A Montmartre : Sans insister sur la morne tristesse qui se dégage de ces endroits où tant d'êtres vont chercher le plaisir...  
Phot. Henri Manguet.

Car c'est encore et partout l'absinthe que l'on rencontre. L'heure verte sonne aux boulevards comme aux rues des quartiers pauvres, et, pour être absorbé plus lentement, dans une autre sphère moins crasseuse, parmi l'élégance de salles plus vraiment luxueuses, le terrible poison n'agit pas avec moins de vigueur.

Là-bas, on l'avalait, pressé, hâtif; ici, plus recueilli, plus posé, on le déguste. Là-bas, on buvait en bande, en brailant, en hurlant, parmi les sonorités nasillardes des phonographes; ici on l'absorbe en causant familièrement, ou dans la solitude, au milieu des mélodées énervantes que pleurent des tziganes vêtus de rouge. Là-bas, on consommait rapidement deux mominettes. Ici on s'abreuve dans un grand verre rempli, presque à moitié, par la liqueur d'opale. Là-bas, la femme angoissée venait jusqu'au bar et attendait l'homme, inquiète de son sort et déjà résignée. Ici on ne sait pas, on ne voit personne, et le mystère est plus poignant encore. Là-bas, l'homme était ivre, une colère sourde le minait, on devinait la saoulerie d'une foule, la griserie d'une masse. Ici, cette solidarité dans l'ivresse si l'on peut dire n'existe pas, mais on pressent, à apercevoir certains regards troubles, à entendre certains propos, à suivre certaines démarches que les êtres qui sont là sont malades, incurablement.

Il y a une tristesse plus grande encore peut-être à les considérer, tous ceux qui, l'appétitif absorbé, rentrent chez eux. Lequel d'eux tous n'aura point son excuse toute prête, lequel ne trouvera point le mot qui console aisément d'une déchéance, la raison qui explique le suicide lent? Celui-ci répondra que les soucis l'assaillent et que, dans le tumulte et les lumières des cafés, il oublie. Celui-là affirmera que boire est un repos nécessaire après un jour de travail pénible. Cet

autre prétendra que l'inspiration ne se trouve que devant un verre où l'on trempe ses lèvres. Cet autre encore s'étonnera d'avoir tant consommé pendant qu'il jouait aux cartes. Aucun ne reconnaîtra, loyalement, qu'il a tort, qu'il dégrade son esprit, que c'est sa dignité d'homme qu'il méprise.

Le mal est d'autant plus dangereux qu'on veut en ignorer les effets, on peut d'autant moins le combattre qu'il est difficile de l'observer.

Qui dirait, en voyant sortir d'un café maints individus, qu'ils ont bu tant d'alcool depuis l'instant où ils se levèrent? Qui prétendrait que cet homme est un alcoolique, qui regagne son domicile à pas rapides? Qui oserait comparer ce bourgeois qui chemine dans les rues, bien vêtu, la mine heureuse, à l'ouvrier en bourgeron bleu, à la figure noircie de fumée, qui va vers son logement, d'une marche pénible? Et pourtant...

Ce bourgeois d'aimable apparence rentrera chez lui le cerveau lourd. Peu à peu ses facultés essentielles baisseront, il perdra la mémoire, il deviendra irritable, aura des colères subites et violentes, et, préservé par son existence moins périlleuse des maladies jusqu'à la cinquantaine, il souffrira d'un mal léger pour que, à cet âge critique, son organisme usé refuse de lutter plus longtemps. Qui pourra deviner les douleurs et les mélancolies que dissimulent certaines familles aisées? Quels drames poignants et qu'on ne devine point troublent les appartements les plus coquets, comme ils attristèrent les mansardes, et n'y a-t-il pas une souffrance plus grande à songer que tout cela reste mystérieux et secret?

Sans doute, ceci est mélodramatique. Cent fois déjà on a usé de ce contraste facile entre la vie pour le monde et la vie familiale. Cent fois on en a tiré les





plus étranges effets ! Mais est-ce une raison suffisante pour négliger des constatations que tout le monde pourrait faire, si l'on voulait se donner la peine d'observer ? N'est-ce pas la vérité tant de fois redite, qu'il faut redire encore ? Et on ne le répétera jamais assez : l'alcool tue la bourgeoisie aussi rapidement, aussi sûrement, plus hypocritement, que le peuple.



Montmartre et ses cabarets.

possession de la fortune, la liberté de ne rien faire préservent-elles de cette épidémie qui altère le plus pur de notre sang ?

Hélas ! l'aristocratie, ni la richesse ne sont des certificats de sobriété et de santé forte. Il n'y a qu'à consacrer aux rues de la Butte Montmartre quelques heures nocturnes d'observation pour s'en convaincre.

Dans quelque quartier que l'on aille, le spectacle de ce qu'on pourrait appeler l'alcoolisme bourgeois nous est donné avec certaines variantes. Dans le faubourg Montmartre, près des halles, ce sont les courtiers en fruits, en volailles, en viandes ; dans le quartier du Croissant, ce sont des journalistes.

Dans la rue de Châteaudun, voici des courtiers en diamants ; à l'autre bout de Paris, au boulevard Raspail, les peintres ne craignent point les ivresses plus visibles et plus lourdes ; place de l'Observatoire, peintres et littérateurs fraternisent devant maintes absinthés ; boulevard Saint-Michel, les étudiants de province préparent de robustes générations en puisant des forces en de nombreux bocks, et ne parlent que pour mémoire des innombrables cafés qui, aux environs de l'Hôtel de Ville, offrent à nos bureaucrates des rafraîchissements et des cartes qui occupent leurs multiples loisirs. Mais alors, dira-t-on, si l'on découvre ainsi le terrible fléau dans le peuple et la bourgeoisie, n'y aurait-il que le monde, le grand monde, qui en fût indemne, et la

L'histoire de ce quartier de Paris suffirait, s'il en était besoin, à démontrer avec quelle rapidité foudroyante l'alcoolisme a réalisé ses progrès. Avant que, selon le mot fameux du gentilhomme cabaretier Salis, « Clichy fût la moitié du monde », c'est-à-dire avant 1885, combien y avait-il de grands cafés sur les boulevards montmartrois ? Les vieux Parisiens répondront sans peine que ce coin de leur capitale était particulièrement dépourvu d'établissements où l'on boit.

Aujourd'hui, on peut estimer à cent cinquante les cafés et bars importants (c'est-à-dire les maisons où l'ouvrier ne fréquente point) qui fleurissent de devantures engageantes les trottoirs depuis la place Clichy jusqu'à la place d'Anvers.

Remarquons d'abord que le tarif des consommations y est élevé, que seuls les gens jouissant d'une certaine aisance peuvent s'y aventurer ; notons aussi qu'on ne les fréquente guère que le soir et la nuit,

et ajoutons que la quantité de bars où s'absorbent des boissons à goûts étranges atteste que la clientèle est composée



L'aristocratie ni la richesse ne sont des certificats de sobriété et de santé forte.



de snobs qui tiennent, en buvant des cocktails ou des egg-nog, à sacrifier aux goûts du jour.

Nous pouvons donc conclure que les individus qui composent la société mondaine, les étrangers forment la majorité des consommateurs qui hantent le Rat mort ou le Monico.

Ne sont-ce point en effet des gens et des jeunes gens du monde que nous verrons, après la sortie du théâtre, entrer dans les salles de soupers, où moyennant des prix généralement exorbitants, ils mangeront quelque viande froide pour se donner le prétexte d'absorber du champagne, et surtout une quantité prodigieuse de liqueurs?

Il faudrait qu'on eût la permission de laisser contempler à la foule des indifférents une salle de restaurant un samedi soir. Sans insister sur la morne tristesse qui se dégage de ces endroits où tant d'êtres vont chercher le plaisir; sans blâmer cette atmosphère déprimante où, dans la fumée et parmi les cris et les chansons plus ou moins obscènes, se déroulent des scènes d'orgies lamentables et sinistres, ne serait-on pas étrangement frappé de voir ces adolescents imberbes qui descendent les escaliers d'un pas chancelant, qu'un maître d'hôtel obligeant hisse dans une voiture, et qui ne rentreront à leur domicile que pour s'étendre tout habillés sur leur lit et s'endormir d'un sommeil écrasant; ne prendrait-on point le dégoût de l'alcool qui, tout à coup, abêtit ces faces souvent fines, rend vagues ces yeux encore puérils, pousse les malheureux à des emportements qui les font se battre, ou à des facéties grossières dont les femmes sont les éternelles victimes? Quel respect peut-on avoir pour ces êtres qui parlent, qui se frappent, qui titubent, et qui, demain, représenteront pourtant pour maints et maints l'honorabilité et la gravité mêmes!

Ah! les salles des bars où, sur de hauts tabourets, on déguste le canadien whisky et le gin, cependant que, tout au loin, semble-t-il, des airs langoureux

pleurent la nostalgie des pays d'Orient. Toute la fausse impression littéraire de ces coins où l'on s'en va, après le dîner, en bande, pour s'évader de la vie monotone, pour goûter l'existence fastueuse et facile, pour toutes les raisons que l'on se donne, quand on veut boire, boire encore, presque jusqu'à mourir!

Par un curieux retour à nos conclusions sur les progrès de l'intoxication alcoolique dans les familles ouvrières qui fréquentent les cabarets des faubourgs, nous sommes amené à reconnaître que les *american bars* de Montmartre propagent, dans les familles fortunées, les mêmes vices mortels.

Si l'ouvrier s'enorgueillit de ce que la petite fille boit l'alcool comme son père, combien y a-t-il de jeunes hommes qui se vantent d'avoir été ivres régulièrement tous les samedis du mois? Et combien de chefs de famille, intérieurement, se réjouissent de ce que leur enfant ne craint pas la boisson: « Un verre ne lui fait pas peur. »

Et combien de maris aussi ne craignent point d'emmener leur femme dans les maisons où l'on soupe. Combien de femmes, dont nous admirons l'élégance et la tenue dans les plus somptueuses voitures, rentrent le dimanche matin chez elles étourdies, fatiguées, énervées par les alcools absorbés!

On ne signalera jamais trop la faiblesse de certains maris et de certains pères, qui considèrent comme des plaisirs nécessaires ces empoisonnements inconscients et réguliers. C'est aux étrangers qui se précipitent dans les lieux de plaisir, que nous nous offrons en spectacle, c'est à eux que nous fournissons cet exemple bizarre de l'esprit français, à eux que nous nous montrons dans toute la beauté de notre frénésie d'ivresse.

Et l'étranger fraternise avec nous. Comme nous, il s'enivre, et son ivresse, il faut le reconnaître, manque encore plus de mesure que la nôtre.

Heureux d'avoir dans notre pays une liberté qu'on ne lui tolère pas dans le sien, heureux de jouir pendant quelques heures de ce qu'il considère comme l'idéal de la vie sans contrainte, satisfait de voir et de connaître cette existence parisienne que son imagination créa, quand il l'ignorait, fantastique et perpétuellement joyeuse, il savoure en même temps que des alcools la joie secrète de constater que nous sommes toujours aussi légers qu'on nous prétendait naguère et que notre capitale est bien celle aussi des plaisirs, et des plaisirs qui manquent en cette occasion de grandeur. Nos cafés sont pour l'Anglais, l'Américain, l'Allemand des paradis qu'ils fréquentent, et c'est sur la licence qui y règne, sur les impressions qu'ils recueillent, que trop souvent ils nous apprécient. Evidemment c'est une appréciation fautive, qu'ils sont parfois très contents de porter, mais avouons que nous ne faisons rien, en ces instants, pour qu'ils puissent en porter une autre. Et nous sommes les plus grands coupables.

Car, en vérité, cet alcoolisme-là est sans excuse. Si les raisons poétiques expliquent assez que le très jeune homme boive en se répétant que

*L'eau-de-vie est une  
Qui porte la lueur  
Dans son tabli ...*

si malheureusement il y a une maladie littéraire et mentale qui fait que beaucoup s'enivrent parce que tant d'autres — illustres ceux-là — s'enivrèrent, il n'y a point



Le retour au logis après une nuit de fête.





Phot. Henri Manuel.

*Après le diner, en bande, on va au cabaret, sous prétexte d'impression littéraire, de s'évader de la vie monotone, de goûter l'existence fastueuse et facile, alors qu'on va boire, boire encore, presque jusqu'à en mourir.*

d'explications extérieures comme on en peut donner à l'alcoolisme ouvrier, à cette maladie dont agonisera bientôt notre bourgeoisie.

Si l'on comprend que le travail d'usine, que le machinisme développe dans les classes inférieures le goût du cabaret; si l'on conçoit que le manque absolu de confortable fasse trouver aux malheureux plus belles les lumières et plus accueillantes les grandes salles des bars, comment admettre que ceux-là mêmes qui n'ont pas à désirer plus d'air respirable, plus de clarté, plus de chaleur aillent s'enfermer dans des brasseries ou dans des restaurants qu'empuantissent les odeurs de cuisine, de sueurs et de fumées. Quels troubles secrets, quel besoin profond d'oublier, quelle nécessité de ne plus se sentir vivre, quelle force brutale de l'habitude peuvent attirer tous ceux qui ne semblent être au monde que pour profiter des jours, que pour accueillir les joies de la famille, de l'affection, de la fortune?

Comment s'imaginer que, parallèlement à ce développement prodigieux des débits de vins ou d'alcools dans les quartiers populaires, corresponde

un développement non moins rapide des grands cafés sur nos grandes voies? Compter soixante de ces établissements de la Madeleine à la République, c'est admettre que près de quinze mille personnes peuvent en une heure s'installer et boire dans ce coin de Paris. Et quelle éloquence ont soudain les statistiques quand on veut les dresser soigneusement!

Des classes les plus pauvres jusqu'aux classes les plus riches, le fléau s'étend, sans un arrêt. Pour les premières, il paraît bien que des transformations matérielles pourraient enrayer sa marche. Pour les secondes, ces transformations ont été faites, elles en jouissent et rien n'est changé.

C'est que certainement on se trouve en présence d'un mal moral, d'une crise dont nous souffrons depuis longtemps. C'est un examen de conscience qui s'imposerait et que nous ne pouvons point faire; c'est un effort individuel qui serait nécessaire, car chacun porte en soi le remède qui peut guérir. Mais les hommes unis entre eux font bien souvent pour les autres ce que personnellement nul ne ferait pour soi seul.



René BIZET.